

modesti perdriolle gallery

The Gallery Journal N°7
November 19, 2022 - January 14, 2023



anne pesce

Seule dans mon Apollo





Et, mes 3 années new-yorkaises : 2013, 2014 et 2015

....en 2015 j'ai criblé New-York de mes pas, à pied et j'ai parcouru en 2 mois 1300 km.

... je suis partie en Islande pendant un an là aussi vers la nuit vers le noir que je voulais être celui de l'univers quand on s'éloigne de la Terre, du système Solaire : je soigne la lumière de mon Apollo, la capsule qui quitte la terre et qui monte dans l'univers ce très vaste espace, ma surface, mon étendue, mon volume, je suis toujours dans mon Apollo.

L'épigramme de l'Hypérior : « Ne pas se laisser écraser par l'immense, savoir s'enfermer dans le plus étroit espace, c'est en cela qu'est le divin. »

À l'intérieur de mon Apollo, quand je regarde à l'extérieur un long moment il m'est arrivé une fois soudain de croiser une étoile filante : Françoise Sagan est venue à une de mes expositions à Saint-Paul de Vence et a vu le dessin du cheval taille réelle à la mine de plomb, elle l'a tant aimé. Elle surgissait telle qu'en elle-même : un corps céleste qui file. Comme un hasard unique ça m'a émue et j'y pense encore : je sais que ça ne se reproduira plus et je sais instantanément que l'exception est la promesse de tomber dans un état de « beauté merveilleuse » toujours un moment privilégié jamais un état continu. Quelque chose qui jusque-là était inconscient envahit le champ de la conscience.

« La solitude est cette conquête qui vous rend jouissance des choses. » Sylvain Tesson Dans les forêts de Sibérie. Anne Pesce, notes 2022.



LE CHEVAL II 1995 215 CM X 307 CM MINE GRAPHITE SUR POLYTOILE
GALERIE DE LA MARINE, NICE 2017.

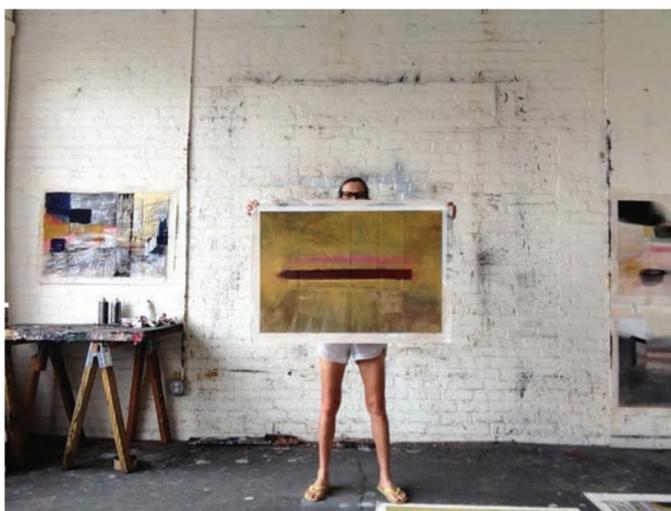


ANNE PESCE, PHOTO HERVÉ PERDRIOLLE VENCE 2022

NY #2 2014 HUILE SUR TOILE 200 CM X 200 CM



NY #4 2013 HUILE SUR TOILE LIBRE 70 CM X 99 CM
ANNE PESCE DANS SON ATELIER NEW YORK 2013





NY #2 2013 HUILE SUR TOILE LIBRE 70 CM X 99 CM
ANNE PESCE DANS SON ATELIER NEW YORK 2013



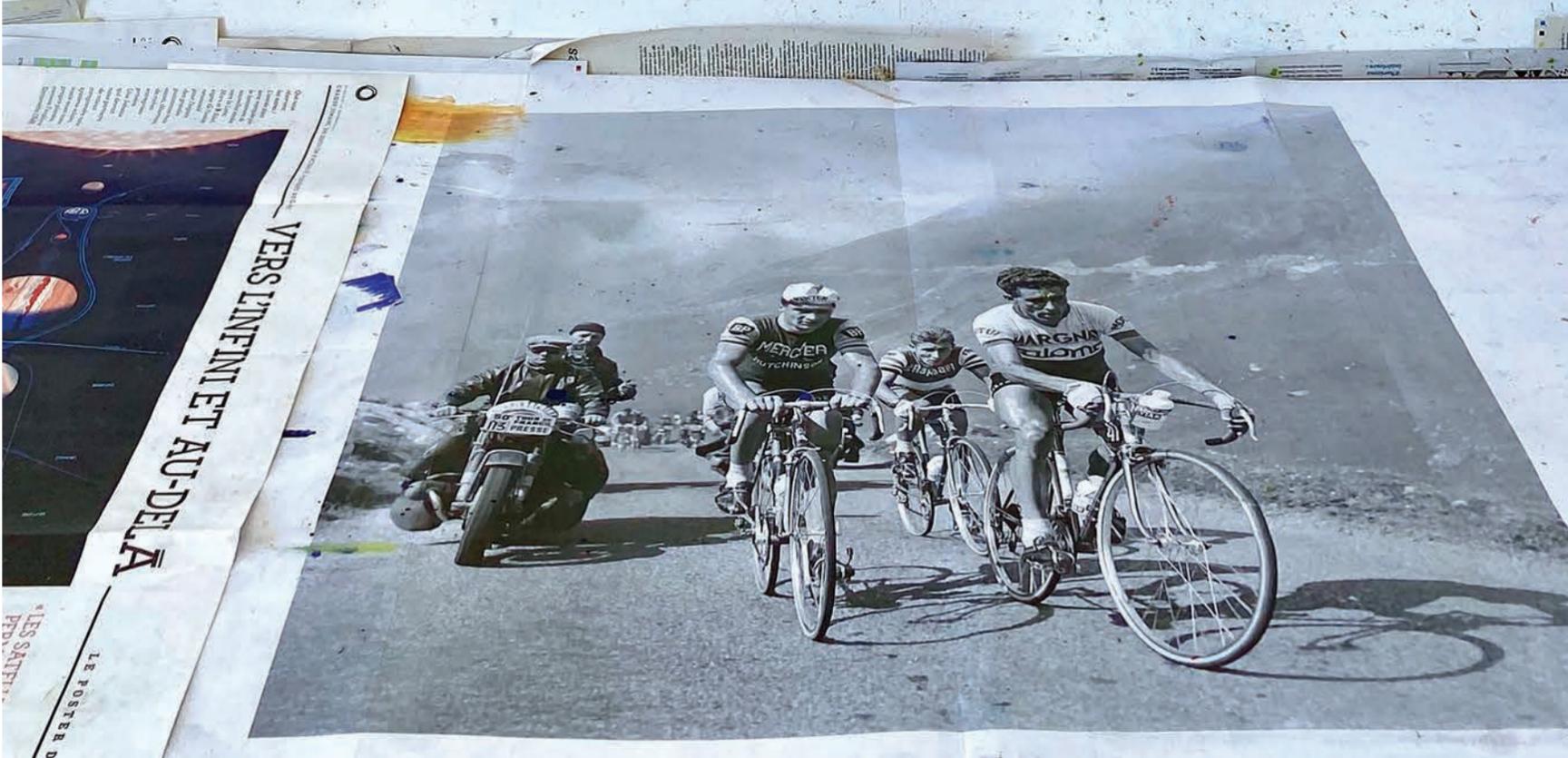
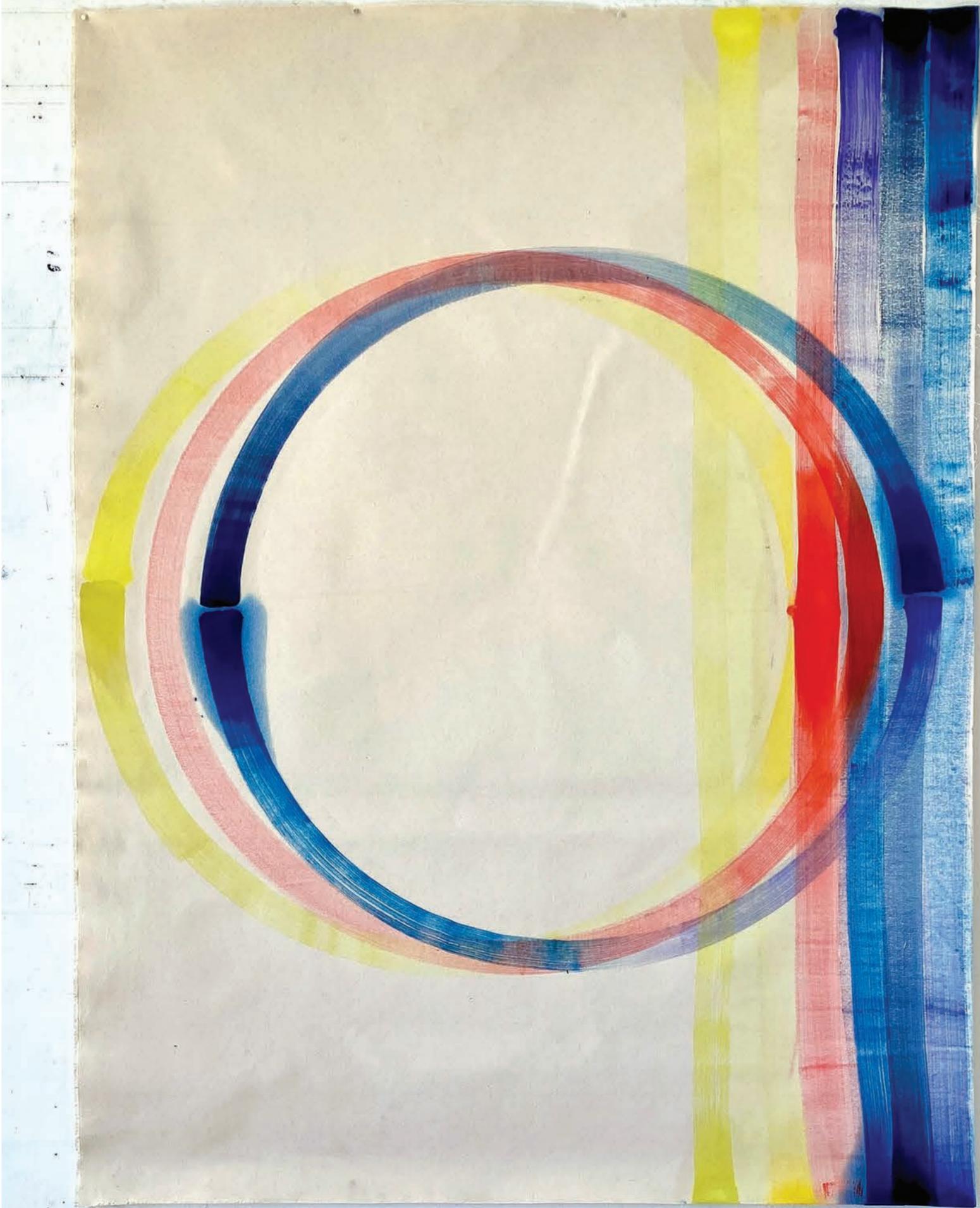
*France Inter 'Déjà debout' 16 décembre 2021.
Dans cette chronique, Véronique Olmi
se penche sur l'harmonie indispensable
entre notre âme et notre corps.*

Il est tôt ce matin-là, lorsque, allumant la radio, j'entends parler une peintre que je ne connais pas : Anne Pesce. Elle dit que tous les jours, à 5 heures et quart (précisément l'heure à laquelle elle parle ce jour-là sur France Inter), elle part pédaler sur le col de Vence, environ 30 km pour deux heures d'efforts physiques : « Une ascèse méditative spirituelle pour l'élaboration de ma peinture, dit-elle, un moment répétitif, ritualisé, pour lequel je me mets en méditation de recevoir sur la surface de mon corps tous les phénomènes atmosphériques et météorologiques. Ensuite quand je rentre dans mon atelier, je reconvoque toutes ces sensations et j'en cherche les gestes picturaux. » J'imagine cette femme, dans les dernières heures de la nuit, son visage, que je ne connais pas, son corps, dans le froid, la montagne déserte, les cris des animaux, le chant des premiers oiseaux, cette façon de contraindre son corps pour libérer son esprit, cette confrontation et cette acceptation de la nature encore hostile, secrète, avant le geste créatif. C'est une ascèse, oui, une façon d'offrir aux éléments sa vulnérabilité, et aussi, d'en faire partie. Être là. Dans une présence difficile, une participation respectueuse au monde, pour redonner ensuite, dans l'expression picturale, ce qui a été reçu.



ANNE PESCE DANS SON ATELIER NEW YORK 2013

'VOS VIES SONT PLUS VASTES QUE VOUS NE LE PENSEZ' - 24 2021 HUILE SUR TOILE LIBRE AMÉRICAINE 150 CM X 110 CM



VERS L'INFINI ET AU-DELÀ

LES SÂTIPI

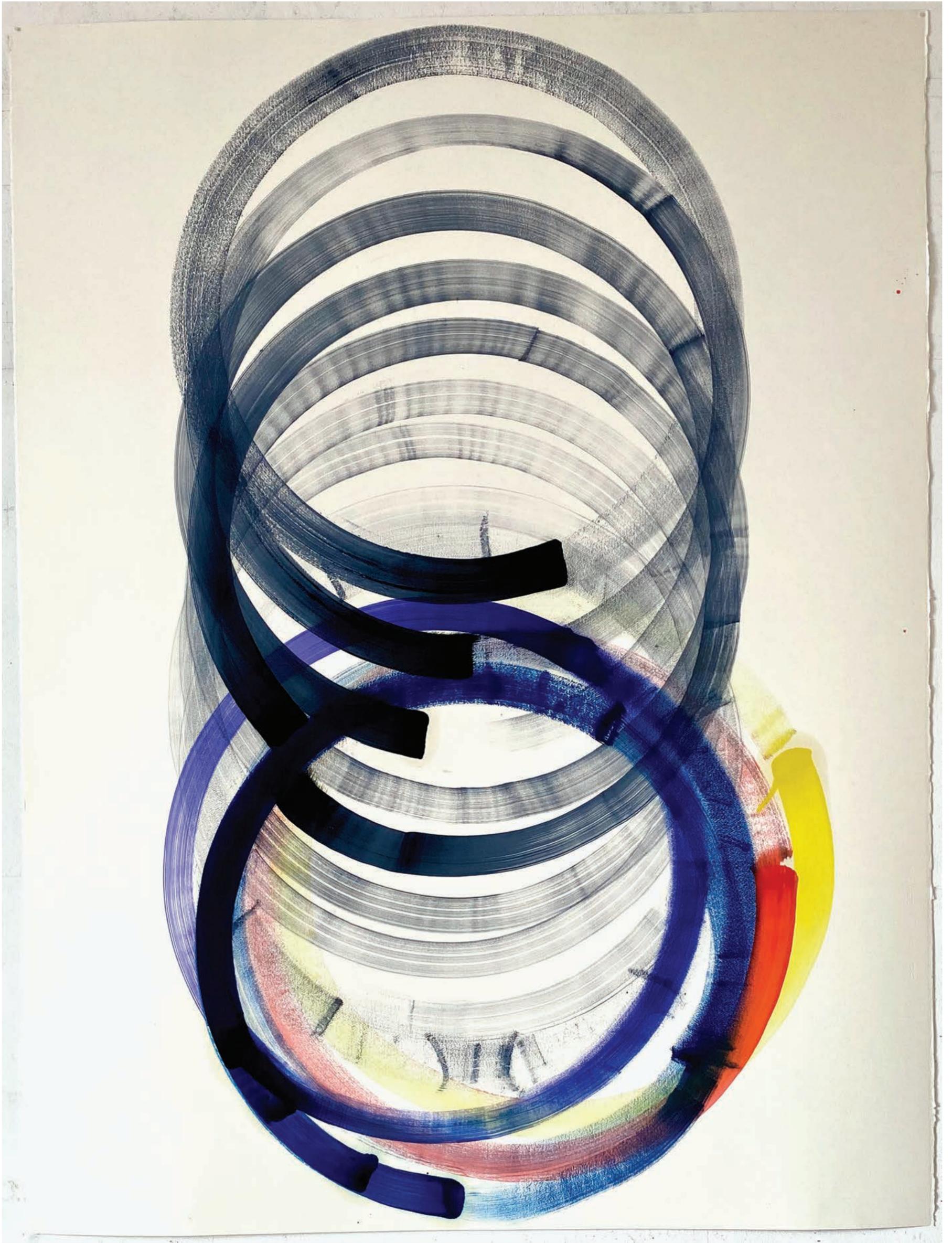
LE POSTER D



VOS VIES SONT PLUS VASTES QUE VOUS NE LE PENSEZ - 22 2021 HUILE SUR PAPIER 160 CM X 120 CM



VOS VIES SONT PLUS VASTES QUE VOUS NE LE PENSEZ - 20 2021 HUILE SUR PAPIER 160 CM X 120 CM



VOS VIES SONT PLUS VASTES QUE VOUS NE LE PENSEZ - 21 2021 HUILE SUR PAPIER 160 CM X 120 CM



VOS VIES SONT PLUS VASTES QUE VOUS NE LE PENSEZ - 16 2021 HUILE SUR PAPIER 160 CM X 120 CM



FLEUR, L'INCONNAISSABLE DE L'IMAGE - 10 2022 HUILE TOILE 50 CM X 50 CM

absorber le monde

Les philosophes le répètent à l’envi depuis l’Antiquité : nous sommes tenus à l’écart de la réalité. Divers obstacles nous en barrent l’accès : notre fascination pathologique pour les apparences (Platon), notre vie pratique, qui ne nous pousse à voir de la réalité que ce qui est apte à satisfaire nos besoins (Bergson), et cette réalité elle-même, hantée par le consumérisme, nous transformant en spectateurs impuissants d’une Histoire qui se fait sans nous (Debord). Pour être tout à fait exact, et commencer à introduire des concepts qui nous permettraient de prendre toute la mesure du travail d’Anne Pesce, il faudrait plutôt dire : nous ne vivons pas tout à fait dans la réalité, mais dans des mondes spécifiques. Ou plutôt : la réalité apparaît à l’intérieur de mondes différents, et ce sont eux qui conditionnent la perception que nous en avons. Il s’agit du monde sensible chez Platon, du monde technique chez Bergson et du monde du spectacle chez Debord. Prenons tel chêne : sans doute est-il un objet réel, mais il est tout aussi certain qu’il n’apparaîtra pas de la même manière pour le bûcheron (qui y verra des stères de bois à découper), le promeneur (qui profitera de son ombre pour un temps de repos), la petite fille (qui, à l’intérieur de son monde ludique et enfantin, verra se dessiner le visage d’une sorcière dans les rides de l’écorce) et même l’écureuil ou le renard¹. Il faut ainsi admettre la pluralité des mondes.

Tous les matins, depuis plus de dix ans, Anne Pesce se livre à un rituel très précis : elle se lève, enfourche son vélo et grimpe le col de Vence. Ce col, à l’image du chêne dans l’exemple précédent, n’a ni le même statut ni la même signification selon la manière dont on l’appréhende : l’automobiliste pressé avalera la route pour se rendre à son travail ; le touriste y verra une occasion de publier une jolie story sur Instagram ; le responsable en travaux publics, des segments à réhabiliter, pour éviter peut-être que cet automobiliste pressé ne finisse dans le décor – décor auquel, soucis du quotidien aidant, il a probablement fini par ne plus être attentif. Les questions que m’ont suggéré le travail d’Anne Pesce sont alors les suivantes : qu’est-ce que le col de Vence pour elle ? Autrement dit, dans quel monde apparaît-il ? Qu’est-ce qui rend si impérieuse cette exploration quotidienne et obstinée ? Ces interrogations traversent d’ailleurs l’ensemble de son œuvre : qu’a-t-elle vu dans les rues de New York, dans les paysages lunaires de l’Islande et des îles Kerguelen, dans les glaces des pôles Nord et Sud, dans tous les levers et couchers de soleil du monde, pour aboutir à une telle pratique picturale, qui semble être vécue par elle avec une nécessité aussi puissante que celle d’un destin ?

Sur son vélo, Anne Pesce absorbe les informations sensibles que le décor lui transmet : variations de luminosité, morsures du froid sur l’épiderme, défilement du paysage dans la descente (on songe ici au poème de Verlaine, « Le paysage dans le cadre des portières », écrit depuis un train), omniprésence de la pente et de l’effort dans les montées, apparition et disparition fugitives de la mer... Comme le dit très bien Catherine Macchi, il s’agit là de ses « premières heures d’atelier ² » : un corps-à-corps avec la réalité, toujours changeante, imprimant des traces toutes matérielles, dont les peintures réalisées une fois la boucle terminée seront la restitution minutieuse. C’est bel et bien une manière pour l’artiste d’absorber le monde, d’employer les ressources insoupçonnées du corps, pour donner à sentir, par le prisme du tableau, cette réalité que nous ne savons plus voir, et que seul le monde artistique est capable de révéler. Rien d’étonnant à ce qu’Anne Pesce ait été profondément marquée par une réflexion de Spinoza : « Personne, il est vrai, n’a jusqu’à présent déterminé ce que peut le corps ». Je suis tenté de dire de son travail artistique, surtout lorsqu’elle le présente en ajoutant la voix de Paul Cézanne à celle de Spinoza (Cézanne : « Je vous dois la vérité en peinture »), qu’il constitue un effort pour résoudre cette énigme. Personne n’a jusqu’à présent déterminé ce que peut le corps ? Si, et il suffit pour cela de se laisser aller à la contemplation d’une de ses œuvres : le corps est capable de nous ouvrir un monde.

« Ses tableaux doivent être d’un réalisme époustouflant », se dit le spectateur. Et sa surprise sera ainsi totale. On pouvait en effet raisonnablement s’attendre à une retranscription fidèle et colorée du col de Vence, à une image si ressemblante qu’elle pourrait rivaliser avec une carte postale, ou au moins à quelque chose dans la mouvance impressionniste (donner à voir la réalité au prisme des impressions qu’elle suscite). Mais non : Anne Pesce a fait le choix de l’abstraction. Sur ses toiles, des couleurs primaires (noir, bleu, rouge, jaune) et des formes géométriques (la ligne, le cercle). Elle n’est pas de ceux qui estiment qu’il faut inventer des bleus pour montrer son talent de coloriste et sa capacité à innover. De même, en ce qui concerne les formes, a-t-elle bien retenu la leçon de Cézanne à propos de la Sainte Victoire : quand on a suffisamment observé la réalité, ou plutôt quand on a suffisamment offert son corps à l’épreuve du monde, on est en mesure de se débarrasser des complications inutiles qui font obstacle au surgissement de la vérité en peinture. Car on comprend alors que la réalité est écrite en langage géométrique : la Sainte Victoire de Cézanne est une pyramide, l’horizon d’Agnès Martin tient tout entier dans la ligne droite, de la même façon que la route du col de Vence n’est autre qu’un enchevêtrement de lignes et de cercles, une structure géométrique qu’Anne Pesce n’a pu commencer à tutoyer qu’au prix d’une patience et d’un acharnement inouïs. Il lui a fallu, rien de moins, que de se doter d’une constitution physique capable de faire résonner la mélodie de cette structure, son harmonie chromatique. Le pianiste, m’a-t-elle dit un jour, se doit de connaître intimement la pulpe de ses doigts. Elle me confie : « Dans mes peintures. Couleurs sonores, timbres et harmoniques, tonalités et valeurs. Toucher la toile avec mes pinceaux ou tracer en pressant les tubes dont le frottement est l’exacte transcription de la partition sonore de l’épaisseur de l’air au moment de ma “dévalade” : mes gestes de peintre réagissent aux atteintes des masses colorées résonnantes qui me percutent, tant leurs fréquences sont sonores, elles attaquent et se diffusent. La distance entre mes touches est une proximité qui se mesure à la force d’attraction des masses colorées. Mes gestes ne sont jamais des motifs mais, la surprise d’un moment dans mon environnement. Il s’ensuit l’ordre de répartition dans le temps de l’instant et sur la surface. À ce moment-là, il y a une seule et unique configuration, à moi de la résoudre. »

Le spectateur, circonspect, rétorquera : « Soit, pour faire apparaître la réalité dans sa vérité, il y faut un monde géométrisé, un monde de lignes et de cercles. Mais tout de même, n’utiliser que des couleurs primaires, n’est-ce pas trop réducteur ? La réalité n’offre-t-elle pas un nuancier plus étendu ? ». Non, et c’est seulement en associant, en proportion des poids et des mesures, le noir, le bleu, le rouge et le jaune – à qui il faut reconnaître à Anne Pesce le talent de nous faire voir à l’état brut – aux formes géométriques qu’elle nous communique le sujet véritable de ses tableaux : non pas l’espace, mais bien l’expérience de l’espace dans le temps. Les cercles noirs qu’elle peint, comme pour marquer la plénitude d’une activité qui se referme sur elle-même, sont ses premiers interlocuteurs, dès le matin, à la seconde où le vélo roule. Ils sont noirs comme la nuit que le soleil n’est pas encore venu troubler ; d’un noir profond pour les nuits hivernales, d’un noir qui tire vers le bleu pour la saison estivale. Chacune des couleurs convoquées va ensuite ponctuer le récit d’Anne Pesce, tractée par le jour. On aurait aimé être elle au moment où son corps a dû être tant immergé dans le rouge que cette couleur a eu le droit à un cercle à elle seule. Ce ne devait pas être rougeâtre, comme la nature en automne, mais rougeoyant, vibrant d’une intensité primaire. Certains de ses tableaux m’évoquent la joie : grâce aux couleurs primaires et aux formes géométriques, Anne Pesce nous prouve que nos vies sont bien plus vastes qu’on ne le pense, et que chacun peut se laisser traverser par la joie, comme lorsque la nature flamboie d’un jaune primitif et nous hisse paisiblement vers le jour, comme si l’on avait la chance d’assister à l’éclosion du monde.

Pour être franc, les difficultés commencent maintenant : comment Anne Pesce peut-elle affirmer nous devoir la vérité en peinture, tout en persistant à n’exprimer la réalité qu’à l’intérieur de son monde à elle, bien à elle – monde créatif et foisonnant, certes, mais qui semble néanmoins marqué du sceau de sa subjectivité ? En d’autres termes, lorsque ses attitudes singulières deviennent formes (pour reprendre une expression qui lui est chère), c’est-à-dire lorsque l’ordre de ce qu’elle a vécu s’exprime dans les lignes et les couleurs de la toile, est-ce vraiment la réalité même qu’elle nous donne à sentir ? Pourquoi accorder à ses tableaux et au monde dans lequel ils nous transportent un pouvoir de vérité supérieur aux points de vue qui sont ceux de l’automobiliste, du touriste ou de l’ingénieur ? La réponse me semble résider dans un trait de caractère d’Anne Pesce, frappant pour quiconque l’a rencontrée : sa solitude. Cette artiste ne vit pas dans le même monde que nous, c’est-à-dire dans un monde où les informations sensorielles ne font qu’affleurer la surface de notre corps et de notre conscience, bref de notre sensibilité, rendue apathique par la vie moderne. Je ne peux m’empêcher de penser que l’épreuve de la réalité doit être d’une autre dimension pour Anne Pesce, justement parce qu’elle a fait le choix de l’absorber tout entière, de s’en abreuver jusqu’à la lie, pour atteindre ce que Hermann Hesse considérerait comme l’état propice à l’expérience du réel dans sa vérité : « Nous ne devons pas contempler et apprécier le spectacle d’une montagne, d’un lac ou d’un ciel en fonction d’intérêts spécifiques. Au contraire, chacun d’eux constituant comme nous une partie d’un ensemble, une forme à travers laquelle se manifeste une idée, nous devons nous mouvoir parmi eux en gardant l’esprit en éveil, nous familiariser avec eux en utilisant nos capacités propres et les moyens spécifiques à notre culture personnelle, que nous soyons artiste, naturaliste ou philosophe. C’est notre être profond, et pas simplement notre être physique, qui doit se sentir relié et intégré au Tout. Une véritable relation avec la nature n’est possible qu’à cette condition³. » Les tableaux d’Anne Pesce ont l’aura spécifique de ces œuvres qui n’ont pu naître que parce que l’artiste a accepté de payer le lourd tribut de la marginalité. Absorber le monde, c’est aussi s’en détacher, ou, comme elle le dit elle-même, « vider son corps, afin que le corps du monde le remplace ». Simplement, on se dit, en les contemplant, que le jeu en valait la chandelle : un tour du col de Vence, lorsqu’il est effectué avec une telle intensité, vaut bien « cent journées à demi vécues et oubliées⁴ ».

L’occasion m’est ainsi donnée d’évoquer le terrain inattendu sur lequel Anne Pesce et moi nous sommes rencontrés, et avons construit une amitié peu commune : notre fascination mutuelle pour les poulpes. Car en plus d’être solitaire, le poulpe jouit vraisemblablement d’un merveilleux rapport à la réalité : son corps capte la luminosité ambiante et l’exprime en changeant d’apparences et de couleurs. Ainsi évolue-t-il dans un monde que l’on voudrait pénétrer, dont on souhaiterait percer les mystères, mais auquel nous devons accepter de demeurer, toujours, radicalement étrangers. L’œuvre d’Anne Pesce, cependant, parce qu’elle est capable de nous faire rejoindre un monde qui ne nous est pas habituel, à cette vertu poétique que nous projetons volontiers dans le poulpe : l’invitation à changer de référentiel, et à voir la réalité grâce à un prisme qui n’en dilue ni la complexité, ni la richesse.

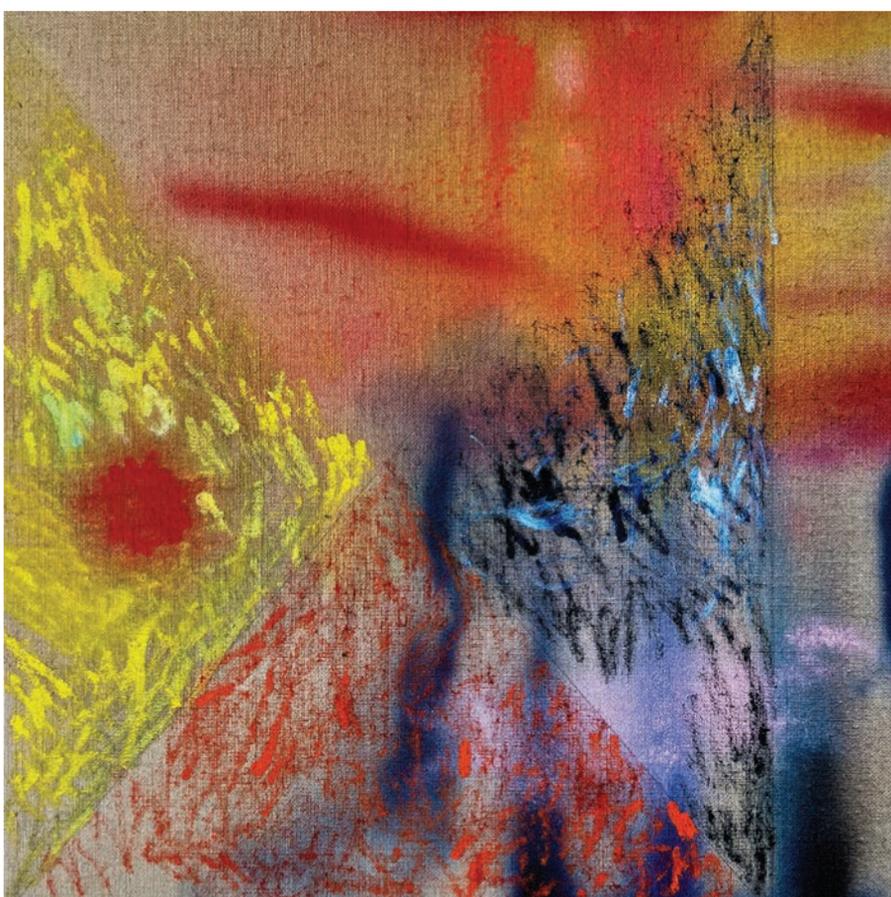
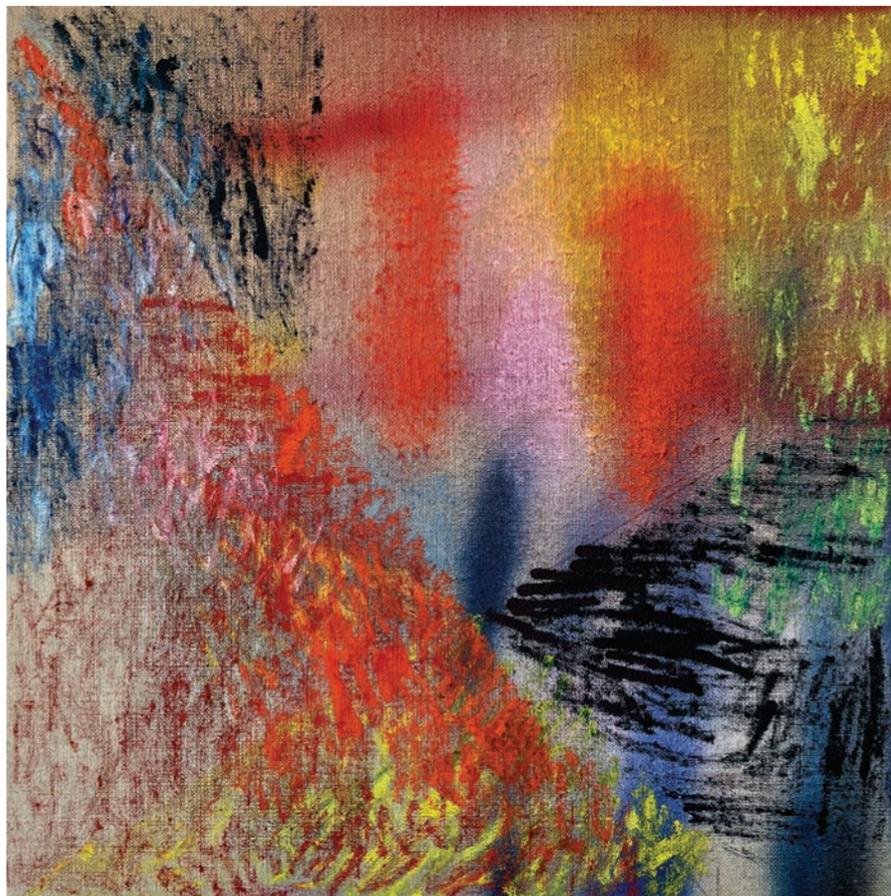
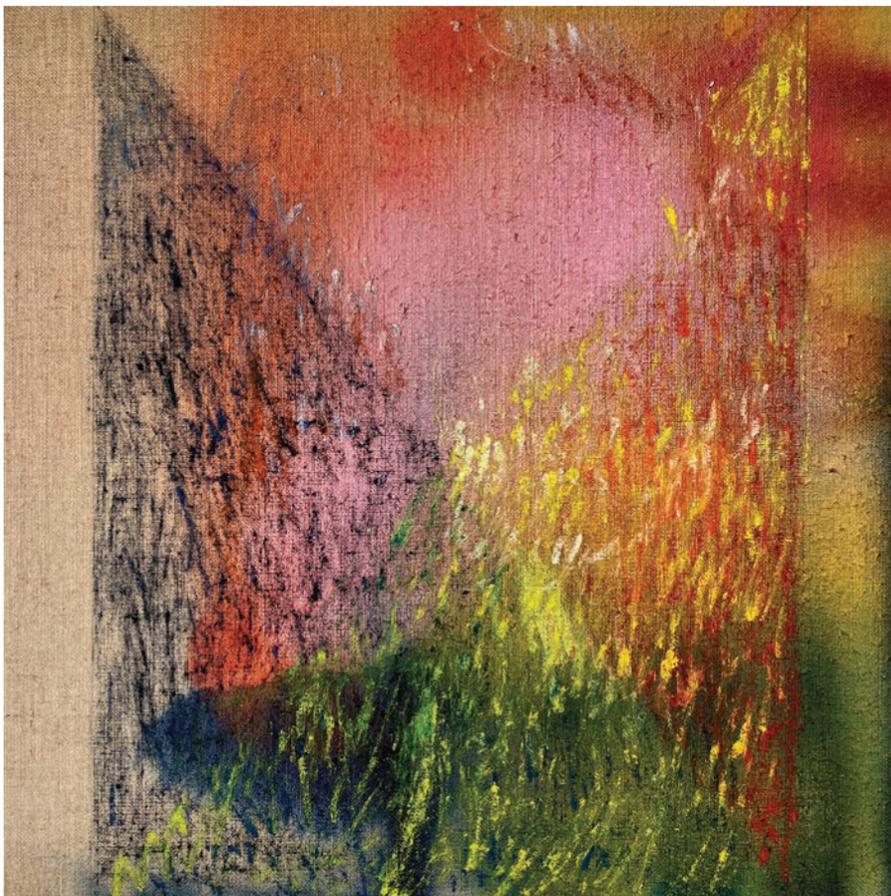
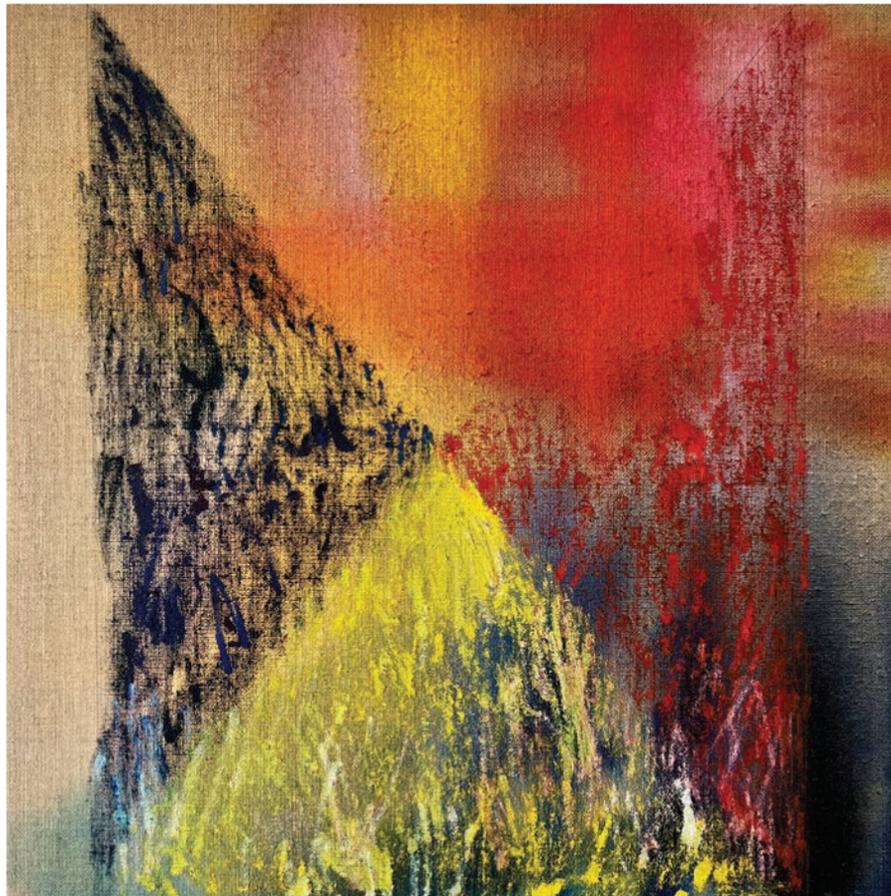
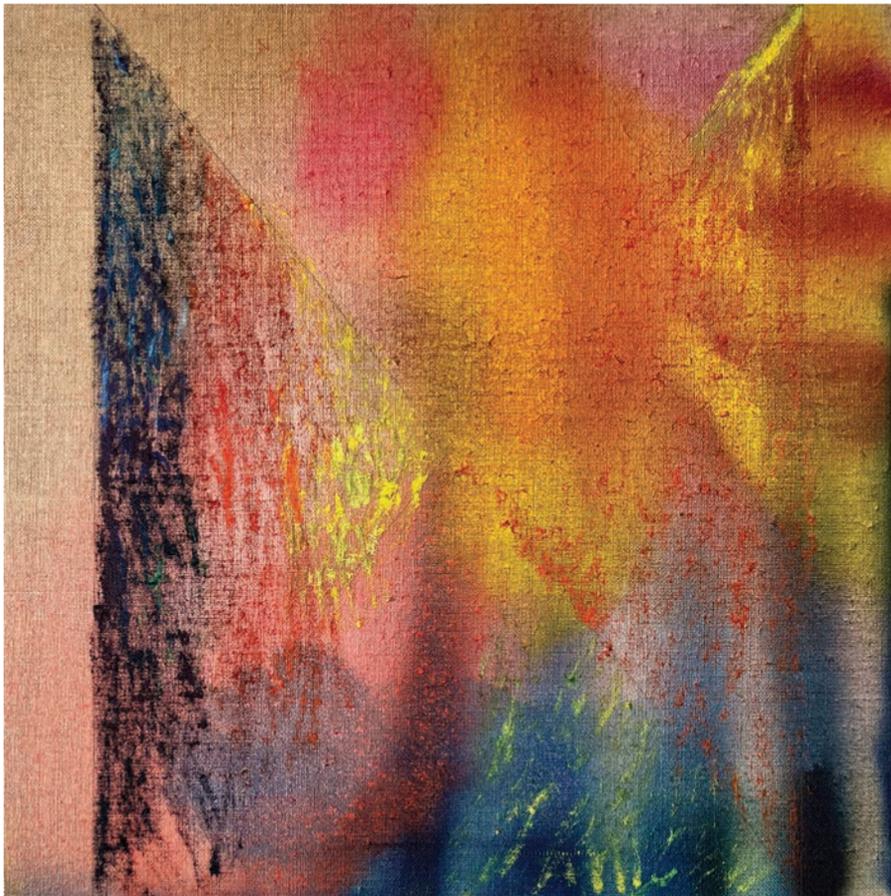
J’ai entendu dire un jour que les Bénédictins se considéraient comme des sentinelles de la foi, et concevaient leurs prières quotidiennes comme le moyen de maintenir le sacré à l’intérieur d’un monde moderne qui tend à s’en détourner ; ces actes de foi seraient à leurs yeux le dernier rempart contre l’effondrement du monde religieux, et son absorption définitive par celui, mesquin et pauvre, des affaires humaines. Peut-être y a-t-il quelque chose de semblable dans le rituel d’Anne Pesce, qui la pousse à se lever tous les matins, quoi qu’il en coûte. Peut-être craint-elle que, sans cet effort permanent et quotidien, le monde qu’elle soutient ne s’effondre lui aussi. Et j’ai très envie de lui donner raison.

1 - Sur ce point, voir Jakob von Uexküll, Mondes animaux et monde humain, 1934, tr. fr. Philippe Muller, Denoël, 1984, chap. 14, p. 86-88

2 - Catherine Macchi, in catalogue d’exposition Anne Pesce, La vitesse de la lumière est de 300 000 km/s, Galerie de la Marine, Nice, 4 mars – 4 juin 2017.

3 - Herman Hesse, Éloge de l’oisiveté, « Propos sur l’art de jouir des beautés de la nature » (1908), Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 80-81.

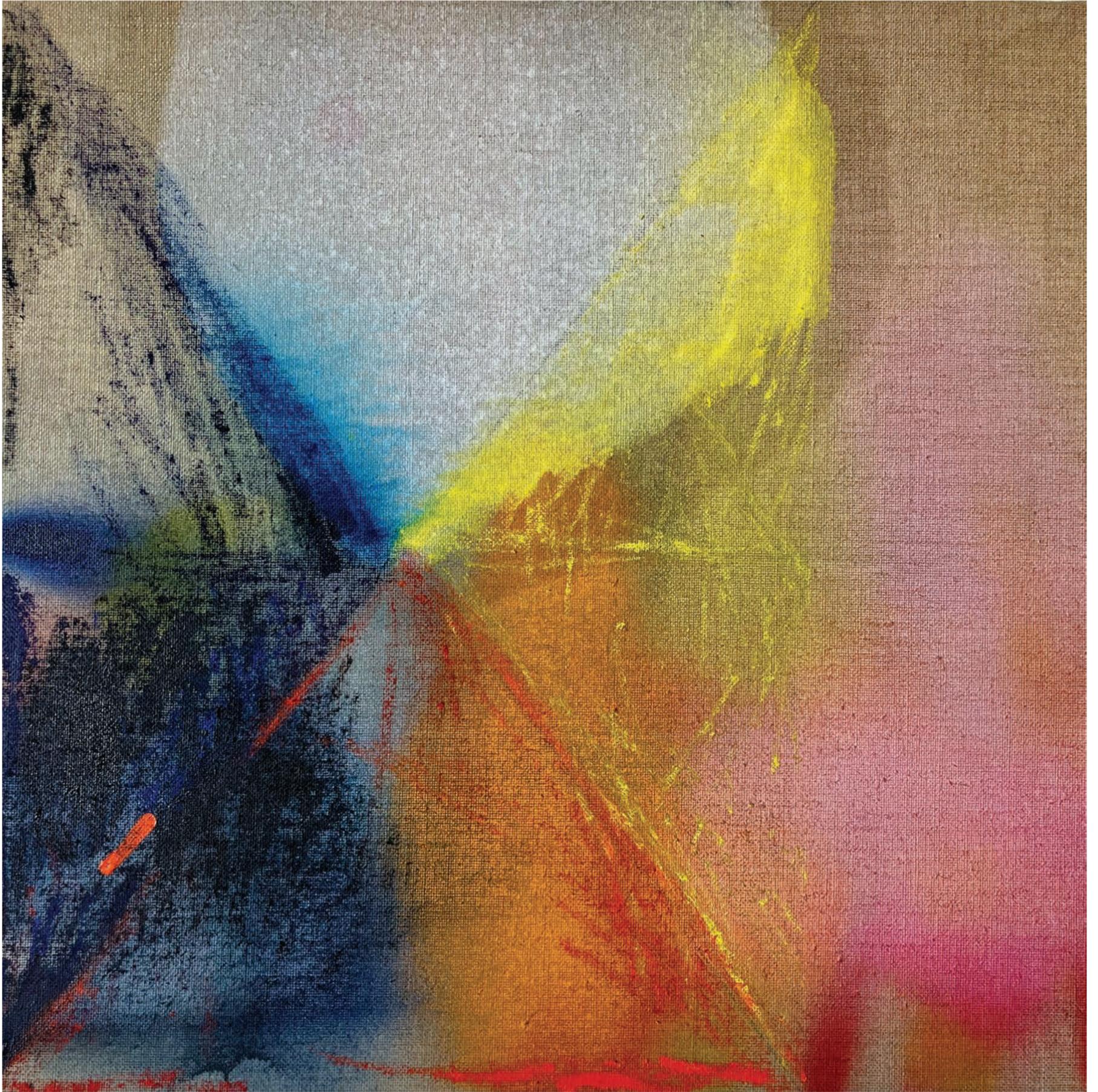
4 - Ibid., « Splendeur hivernale » (1905), p. 48.



FLEUR, L'INCONNAISSABLE DE L'IMAGE - 15 2022 HUILE TOILE 50 CM X 50 CM
FLEUR, L'INCONNAISSABLE DE L'IMAGE - 02 2022 HUILE TOILE 50 CM X 50 CM
FLEUR, L'INCONNAISSABLE DE L'IMAGE - 06 2022 HUILE TOILE 50 CM X 50 CM
FLEUR, L'INCONNAISSABLE DE L'IMAGE - 05 2022 HUILE TOILE 50 CM X 50 CM
FLEUR, L'INCONNAISSABLE DE L'IMAGE - 04 2022 HUILE TOILE 50 CM X 50 CM

ANNE PESCE, TERRES AUSTRALES ET ANTARCTIQUES FRANÇAISES 1993





FLEUR, L'INCONNAISSABLE DE L'IMAGE - 14 2022 HUILE TOILE 50 CM X 50 CM
ANNE PESCE DANS SON ATELIER, VENCE OCTOBRE 2022



IFS DE LA REPRODUCTION SOCIALE

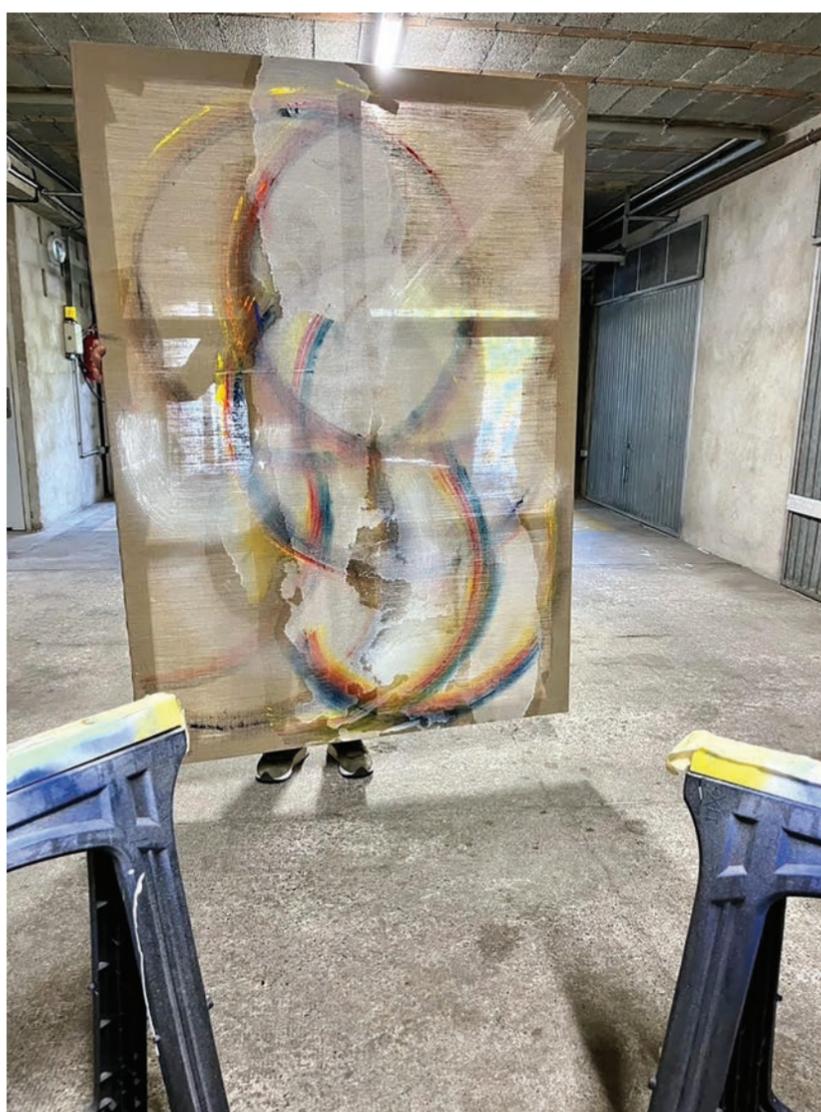


FIGURE LIBRE - 6 2022 HUILE SUR TOILE 155 CM X 110 CM

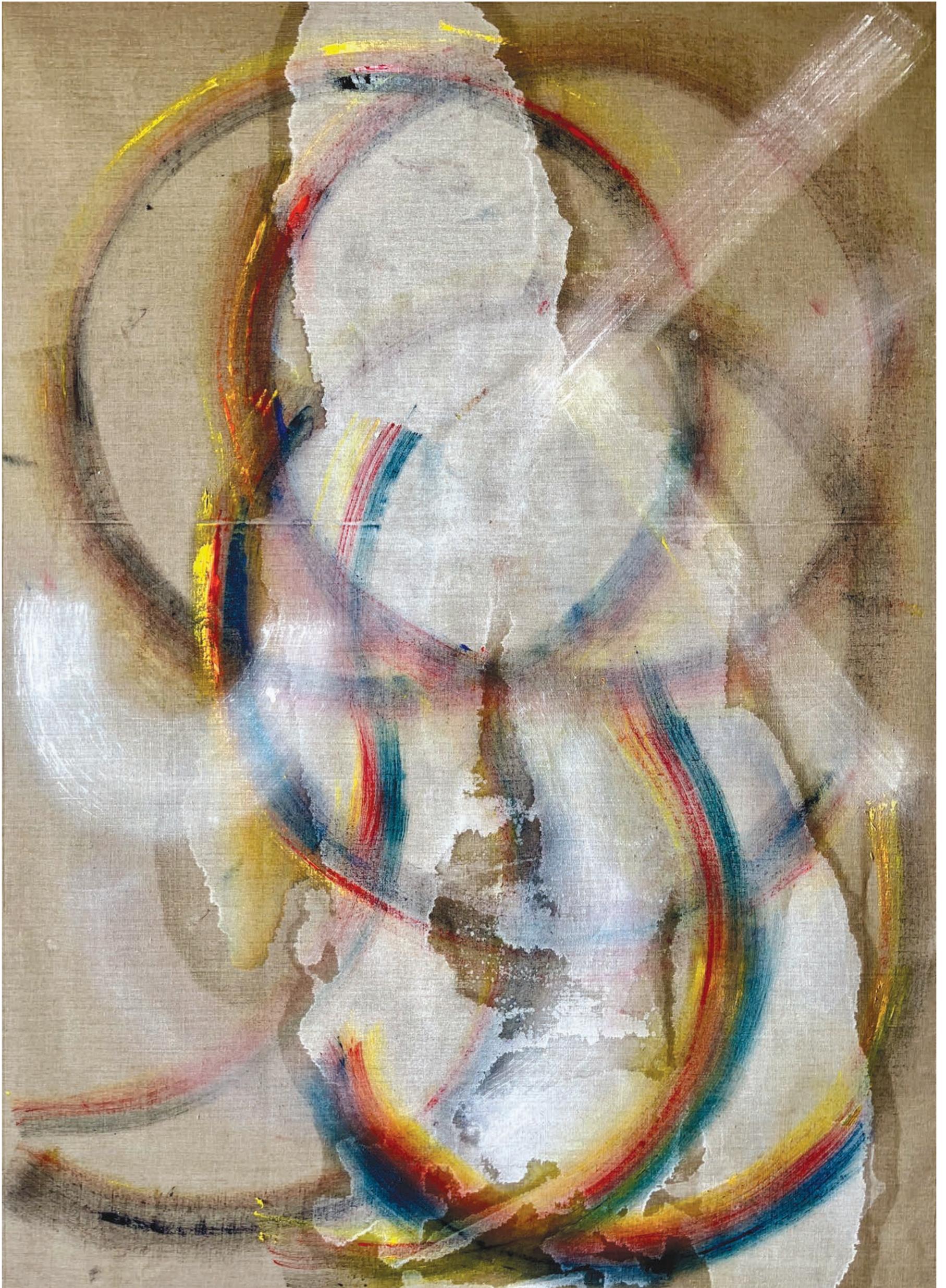


FIGURE LIBRE - 7 2022 HUILE SUR TOILE 155 CM X 110 CM

Je crois qu'il faut que je commence par le saisissement survenu à l'âge de 11 ans, c'était sur une plage en Bretagne au mois de juillet. Je n'ai jamais perdu le contenu psychologique des découvertes bouleversantes que j'ai faites quand ma peinture en dépend. J'étais en maillot de bain, debout, les mains sur les hanches, les pieds dans le sable chaud que brassaient mes orteils, les yeux sur la mer bleue, agitée, mais éblouie par une lumière inouïe alors je tordais la tête et plissais les yeux pour ne pas quitter la face du soleil. Soudain, j'ai été envahie par le TOUT qui a fondu sur moi à une vitesse sidérale. Il m'a été donné dans ce seul instant, la certitude d'être immergée dans le monde, d'en faire partie, le monde qui se déroule depuis son plus petit matin à son plus lointain et profond



soir. Alors, j'ai compris, Tout Moi était devenu le haut lieu, d'où l'on accède à un immense champ de vision, et la base d'opérations qui permettent d'agir, je veux dire de peindre. Je faisais déjà de la peinture, mais là je suis devenue son « obligée » : « je vous dois la vérité en peinture » dit Cézanne. Autrement dit, mes peintures sont celles d'une femme d'action, qui cherche le diamant du langage de la peinture, parce qu'il est la condition indispensable de l'efficacité, parce que mon geste pictural n'a de valeur profonde et durable que s'il s'insère dans la perspective du Tout de l'Univers et de la communauté de tous ceux à qui je m'adresse. *Anne Pesce, notes 2022.*



FLEUR, L'INCONNAISSABLE DE L'IMAGE - 30 2022 HUILE TOILE 130 CM X 180 CM



FLEUR, L'INCONNAISSABLE DE L'IMAGE - 31 2022 HUILE TOILE 146 CM X 114 CM



FLEUR, L'INCONNAISSABLE DE L'IMAGE - 32 2022 HUILE TOILE 146 CM X 114 CM



ANNE PESCE DANS SA TENUE DE COSMONAUTE, NOISY-LE-SEC, 1973.

«LA VITESSE DE LA LUMIÈRE EST 300.000 KM/S» GALERIE DE LA MARINE, NICE 2017.

«LA LEÇON DE MUSIQUE», PEINTURES 2017-2018 ESPACE DE L'ART CONCRET, MOUANS-SARTOUX 2018.

RÉSIDENCE AU NARCISSIO, SUR UNE INVITATION DE FLORENCE FORTERRE, NICE 2020.

modesti perdrille gallery
27-29 rue saint-georges 1050 brussels

Wed to friday 2 pm to 6 pm - Sat 11 am to 6 pm & Appointment +32 (0)2 492 31 01 19 - contact@modestiperdrille.com
www.modestiperdrille.com - #modestiperdrillegallery